

IRA DE PUIFF
RAMIRO L. VALDERRAMA

COWEED-19



Ira de Puiff
Ramiro L. Valderrama

CoWeed-19

© Ira de Puiff, Ramiro L. Valderrama, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-7343-1

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*C'est paradoxal,
mais la tragédie stimule le sens du ridicule;
parce que le ridicule, sans doute,
est une attitude de défi :
il nous faut bien rire en face de notre impuissance...
ou bien devenir fou.*

*(Charlie Chaplin,
« Histoire de ma vie », 1964)*

Couverture : © Ira de Puiff

— Putain, qu'est-ce qu'ils nous gavent !

Le conducteur de taxi n'est pas de bonne humeur, et c'est normal : le soir de Noël, il est obligé de bosser. Sans parler de la chute drastique de sa clientèle pour les raisons qu'on connaît tous.

— Depuis qu'il y a ce Covid de merde, plus de touristes, tu comprends ? Paris est vide ! Y a plus personne... Quel bordel !

— C'est vrai, soupiré-je. C'est le bordel.

— Et toi, tu portes pas de masque ? remarque-t-il en jetant un coup d'œil rapide dans son rétroviseur. T'as raison. Non mais quelle folie ! D'abord ils t'enferment ni une ni deux pour un minable virus, puis ils t'obligent à porter cette merde sur la tronche... D'ailleurs, ça te dérange si je l'enlève ?

— Pas du tout, lui dis-je. Au contraire !

Il retire, non sans soulagement, « cette merde » du visage pour respirer un long coup.

— Non mais, franchement... Ce sera quoi la prochaine étape ?

La prochaine étape, je préfère ne pas y penser. Et le chauffeur, j'en suis sûr, lui aussi préfère ne pas connaître la réponse. Alors, il change de sujet :

— Noël en famille ?

— C'est ça, oui...

— Loin ?

— Deux heures de train.

— Marrant ton costume...

— Vous trouvez ?

Le fait que le chauffeur de taxi trouve mon costume de Père Noël marrant, est un bon signe.

— Au début, je voulais pas te prendre, tu sais... Puis, je me suis dit, sur le fond général, parmi toute cette putain de mascarade, le Père Noël, c'est normal ! On vit dans un film, tu trouves pas ?

— C'est ça, confirmé-je.

Je dirais même, dans une pièce absurde. Une fiction délirante dans laquelle nous sommes tous embarqués malgré nous, depuis quelques mois... en tant que figurants sous-payés.

— Mais bon, tu as quand même de la veine... relativise mon chauffeur.

— De la veine ? Moi ?

— Bah oui, la preuve ! Tu peux aller passer tes fêtes en famille ! Moi, je peux pas...

Les fêtes en famille...

S'il la connaissait de près, ma famille, il se serait peut-être abstenu de me traiter de veinard.

Ma famille.

Famille bourgeoise installée désormais en province, ayant fui la capitale. Des baby-boomers par excellence, qui aiment se vanter d'avoir érigé des barricades en mai soixante-huit. Qui s'achètent une bonne conscience en consommant du bio et votant à gauche (sauf la dernière fois, où c'était « ni à gauche, ni à droite », mais passons). Bref, vous voyez le genre. Des intellos-humanistes un peu à l'ouest quand il s'agit de mettre le nez dans la réalité.

Dans ma famille, tout est réglé comme des notes sur du papier à musique. Tout est une question de timing et d'organisation pointilleuse. Seul souci, le timing et

moi, nous nous sommes fâchés tout rouge. Quant à l'organisation pointilleuse, ça me donne de l'urticaire.

Pour eux, tout est prévu d'avance dans les moindres détails. Il faut absolument que rien ne dépasse. Surtout pour les fêtes en famille et celles de Noël en particulier. Vous comprenez, il faut tant de plats, tant d'huitres, tel morceau de foie gras, etcetera etcetera. Il faut tout réfléchir, tout calculer, tout calibrer à la crevette près, et il faut aussi – et surtout – penser aux cadeaux.

Ce poids de calcul, je les en ai soulagés à plusieurs reprises. Dans le sens où, ces Noëls en famille, je les ai souvent zappés. Au moins, pas de prise de tête pour personne, et aussi, cela m'épargnait leurs incessants interrogatoires. Ma mère, avec ses questions sur mes « activités », genre, « Alors, t'as eu des propositions, Louis-Alexandre ? Des propositions SÉRIEUSES je veux dire... » Comme si, par les temps qui courent, c'était aussi simple que pendant leurs trente glorieuses.

Ou mon père qui, servant du bon vin, en profite pour te faire la morale : « À ton âge, mon chéri, j'occupais DÉJÀ un poste à responsabilité. » Il n'a jamais digéré le fait que je ne suis pas devenu avocat ou médecin, bref, quelqu'un de respectable. Pour lui, être acteur, ce n'est pas un métier. Ou alors il faut tourner dans des grandes productions et des séries-télé qui font mouche, sinon, rien.

Puis mon frère FX, mon aîné, qui aime bien rejoindre la chorale en évoquant à voix haute les succès de son entreprise et me classe d'emblée parmi les loseurs. Si l'on reprenait la petite formule de notre Président, c'est lui « qui a réussi » et c'est moi « qui ne suis RIEN ». Lui, il a construit sa vie selon les règles : un business qui rapporte, une épouse officielle et deux enfants. Bon, peu importe que l'un des deux ne soit pas de lui, les familles recomposées sont aujourd'hui tendance. Sa femme Caroline, blonde et bourge à souhait, est une véritable emmerdeuse, mais ceci ne compte pas non plus. Quant à leur gosse commune, la petite Scarlett, gâtée et capricieuse comme pas deux, elle ne fait que répéter les conneries de ses parents. Je me souviens qu'elle m'a carrément balancé : « Tonton, c'est quoi un GROS GLAND ? » « Non mais oooooh ! me suis-je exclamé, faussement indigné. Dis donc, cornichon, t'es pas un peu petite pour dire de tels mots ? Et d'ailleurs, qui t'a appris ça ? » Elle m'a regardé avec ses grands yeux bleus innocents, avant d'avouer : « C'est papa qui a dit que tu es un GROS GLAND ! » Boum ! Comme ça, en plein dîner de famille. La gêne de ses parents était palpable. Je croyais que mon frère allait s'étrangler avec son gigot.

Sa femme ne savait pas où se mettre... Moi, ça m'a juste arraché l'un de mes sourires de tonton gâteau. Je voyais bien que les deux « glands » de parents de l'autre côté de la table évitaient méthodiquement mon regard.

Il n'y a que ma petite sœur, Anne-Sy, qui est plus ou moins de mon côté. Elle n'a que dix-huit ans mais j'ai l'impression qu'en matière d'intelligence elle dépasse de loin toute la famille réunie. Dommage qu'elle passe tout son temps sur son portable, mais c'est ça les jeunes d'aujourd'hui. Ils se sentent plus à l'aise dans les mondes virtuels que dans la réalité pourrie des aînés. Et si j'avais son âge, c'est probablement le choix que j'aurais fait aussi.

À part que moi, je m'approche de mes trente-six balais...

Bon, bref.

Putain, j'imagine déjà leurs têtes quand je vais débarquer !

Ce ne sera pas une première mais celle-là risque d'être gratinée...

Je regarde par la vitre du taxi, enfin, j'essaie, car elle est embuée par le crachin qui n'arrête pas de tomber depuis hier. Dieu comme Paris est devenue triste depuis le début de cette histoire de Covid. Plus de touristes, tout (ou presque) est fermé, sinon vide, les cinoches, les cafés, les restos... De rares passants aux visages camouflés par un bout de tissu d'un bleu-pâle se pressent pour rentrer chez eux. Plus de joie, évanouie la fièvre festive, disparues les animations qui régnaient dans les rues parisiennes en cette période de Noël... Il ne reste que les illuminations accrochées aux façades des immeubles et aux arbres qui longent les avenues pour nous rappeler que c'est la fête. Paris est vide comme si on lui avait arraché le cœur... Cette ville qui m'a toujours fasciné, me plonge à présent dans un spleen pas possible.

Lorsqu'ils ont annoncé l'arrivée du Méchant Virus, il y a dix mois, personne n'imaginait que la vie qu'on connaissait allait tout simplement disparaître. On a d'abord été cloîtrés chez nous pendant deux mois, sous prétexte de l'épidémie. Certains y ont cru, pas moi. Je l'ai mal, très mal senti. Ça puait la folie. Puis, après une parenthèse estivale, un « relâchement » comme diraient nos dirigeants, ils nous ont matraqué la cervelle avec le retour du Virus, sa « seconde vague », pour nous imposer les muselières et nous obliger à les porter partout, même à l'extérieur. Sinon, 135 boules dans ta gueule, tiens ! Et, pour mieux nous achever, ce couvre-feu à la con suivi du second confinement (c'est comme ça

qu'ils appellent le fait de nous enfermer), que notre Président a annoncé à la télé avec un sourire sadique.

Depuis, Paris se meurt. Sa lente agonie m'exaspère... Je n'en peux plus.

À travers ma vitre embuée, les vitrines clignotantes des Galeries Lafayette – dernier rempart du luxe parisien – me semblent pathétiques. Avant, il y avait foule devant, cette foule joyeuse des parents avec leurs petits, des amoureux et des simples passants. Là, plus personne.

— Si tu veux mon avis... cette histoire, elle est là pour longtemps.

Lisant dans mes pensées, mon interlocuteur me tire de ma prostration. C'est cet étrange moment, où tu trouves plus de bon sens chez un chauffeur de taxi que chez un homme politique.

La gare, enfin. Je suis encore dans les temps mais il faut que je me grouille. J'ai failli oublier ma valise dans le coffre du taxi, heureusement mon chauffeur me l'a rappelé. Je suis vraiment à l'ouest.

Je traverse les couloirs de la gare, ce bout de monde post-apocalyptique aux habitants zombifiés. Ceux qui ont survécu à la fin du monde, moi y compris, ont l'air assommé. Nous sommes nombreux à quitter Paris, cette ville morte. Les vacances de Noël, c'est sacré... J'accélère le pas. Dans ma tenue de Père Noël qui détonne sur le fond général, je fais peur aux gens. On me laisse passer, et tant mieux.

— Votre masque, Monsieur ! clame une voix sévère derrière moi.

Je me retourne : un flic. Merde ! Même le soir de Noël ils ne font pas de trêve !

— Bah, je suis le Père Noël, ne voyez-vous pas ? lui dis-je, prenant un ton imposant. Et d'ailleurs, je suis très pressé là !

En guise de confirmation, je lui montre ma valise.

Le policier a l'air insensible à toute sorte de magie.

— Bon, Monsieur, poursuit-il après un soupir. Vous êtes en infraction. C'est cent trente-cinq euros s'il vous plaît.

— Qu'... quelle infraction ? Mon Dieu, mais je suis le Père Noël ! ! Je suis attendu ! lui crié-je à la figure, de façon assez dramatique.

« Merde, Alex, tu sur-joues là ! » me permets-je une petite autocritique.

Re-soupir, cette fois-ci plus long, du policier. En silence, il sort son petit carnet de PV.

— Votre nom, Monsieur. Votre nom, prénom, adresse... exige-t-il, prêt à noter.

— Ok, soupirai-je à mon tour. « Mon nom est Santa, mon prénom est Claus, » faillis-je lui balancer. Ou alors, comme je l'avais déjà fait en donnant « Brigitte Macron », ce qui m'a valu des vacances découverte à la gouteuse odeur de pisse, en cellule aux côtés des alcoolos et des putes de minuit.

Là, je n'ai pas vraiment le temps de faire de l'esprit. Mon train va partir d'une minute à l'autre !

Je décide donc de jouer ma dernière carte, celle de la pleureuse.

Pour être plus convaincant, je baisse ma barbe artificielle, j'enlève ma moustache et par la même occasion je mouille mes yeux... Mais avant que je n'ouvre la bouche, pour sortir une ineptie du style : « Monsieur, s'il vous plaît ! Soyez compréhensif ! » - je remarque que le regard de mon flic est soudain surpris, me fixant d'abord, puis se posant quelque part au-dessus de ma tête, dans un aller-retour incessant. Curieux de connaître son volte-face mystérieux, je me retourne et je lève les yeux... Oh mon Dieu. Un immense panneau publicitaire d'une marque très connue que je ne vais pas nommer, m'expose à quatre pattes sous le fouet d'une cougar en rogne...

Il faut que je vous explique.

Ma carrière artistique n'a pas toujours été au top. Si vous voyez ce que je vous dire. Les castings ratés, les pièces « spéciales » pour ne pas dire « mauvaises » devant des salles à moitié vides, les pilotes de séries télé tombés à l'eau, - tout cela m'a mis sur le chemin glissant de la pub, histoire de payer mes factures... Cette publicité sensée relancer une marque connue mais vieillissante, en mettant en scène un couple sadomasochiste, a eu le succès escompté. Collée un peu partout, dans tous les formats, elle m'a apporté une certaine notoriété qui m'a fait accéder aux premiers rôles de pubs toutes aussi pourries.